



Illustration : Pinel, Traité de l'aliénation mentale. Pl. XIX

Comprendre les psychoses : Schreber 2/3

LA FOLIE DU PRESIDENT SCHREBER

1re partie - les principes sous-jacents au délire

2me partie - troubles de la pensée et hallucinations

3me partie - les moyens d'y faire face

Chapitres :

la récitation mentale mobilisée de l'extérieur

une opposition du même au même

mais un contact indissoluble

la pensée imposée

à l'inverse du sens

le couper la parole et l'attraction corporelle

la parole et le poison de cadavre

chaque mot...un arrachement

La récitation mentale mobilisée de l'extérieur

Le délire de **Daniel-Paul Schreber** est étayé par les "révélations" hallucinatoires que l'auteur s'efforce d'accorder à une conception rationnelle. Il affine les descriptions dans le but d'*être compris de l'homme du commun, équilibré, mais intellectuellement aveugle à ce que lui-même (Schreber) perçoit des puissances de l'Univers.*

Sur la foi d'ouvrages classiques de psychiatrie, il distingue son cas de celui des aliénés. S'il admet volontiers que son propre système nerveux est le siège d'une surexcitation pathologique, il ne peut accepter que la "*haute et irréductible puissance convaincante*" des hallucinations ne soit pas en rapport avec une cause, sans doute supra-mondaine, mais assurément objective.

L'auteur s'efforce de rendre compréhensible au lecteur ce que sont ces hallucinations qu'il perçoit depuis qu'est survenu le "*revirement critique*". Il choisit pour illustrer ses propos l'exemple de la récitation mentale.

Alors que chez l'homme ordinaire, la volonté gouverne la pensée, son activité et son contenu, ce genre de discours intérieur est, dans son propre cas, comme "*mobilisé de l'extérieur et cela se produit continûment et sans répit*". A propos des révélations reçues par cette voie, il précise donc que tout cela n'a pas germé dans sa tête mais y a "*fait intrusion, parlé de l'extérieur*", ce qui est le propre de l'hallucination (sous forme d'**automatisme mental**) mais aussi de toutes les grandes révélations mystiques.

En somme le patient décrit sa pensée comme continuellement soumise à la contrainte de l'**écoute** et jamais en condition de pouvoir construire et instruire librement ses idées.

L'auteur ajoute que, **sans l'intervention des organes sensoriels**, les impressions lumineuses et sonores sont "*projetées directement sur son système nerveux interne*" par des rayons venus de l'Univers. Il voit avec "*l'oeil de son esprit*" et l'évidence de ces manifestations, fonde leur crédibilité.

Une opposition du même au même...

On sait que la transformation délirante des rapports au monde conduit le patient à remanier les relations humano divines telles que données par la tradition culturelle, religieuse, et les mythologies. Il les remanie dans la direction que détermine sa problématique de base : **la lutte incessante contre une contiguïté fusionnelle mortifère** assortie d'un **déni permanent de la différence**, sans cesse rappelé et sans

lequel n'existerait évidemment aucune crise.

Voici deux exemples de ce déni de la différence qui vaut pour un déni de la castration :

"C'est victorieux...que je sors de ce combat...entre un homme faible et isolé et Dieu lui-même, tant il est vrai que l'ordre de l'univers est bien de mon côté". le combat qui l'oppose au terme supérieur s'inscrit sans ambiguïté dans un rapport du même au même ; on lit en note : *".. c'est Dieu lui-même que j'ai eu à mes côtés" portant "ses propres attributs", investi "de ses propres pouvoirs".*

Ou encore: *"On voyait donc en moi l'ennemi à abattre, par tous les moyens au pouvoir de Dieu ;...On semblait ...se faire plus volontiers à l'idée de partager le pouvoir avec des âmes impures... qu'à celle de se trouver dans un sentiment de dépendance vis-à-vis d'un individu singulier (l'auteur lui-même) dont, en temps ordinaire on se serait détourné avec le mépris et la morgue habituels à ceux qui occupent une position de puissance incontestée" (Dieu).*

Cette exorbitante compétition avec Dieu recèle, selon lui, la cause de la crise. Il l'écrit quelques lignes plus loin, dévoilant de la façon la plus claire **le caractère subversif d'une contiguïté pérennisée** : *"...cas d'un homme unique en son genre, avec qui Dieu est entré en contact permanent par le truchement des rayons, contact qui désormais ne peut plus être suspendu, et qui dès lors constitue une atteinte à l'ordre de l'univers".*

... mais un contact indissoluble

Avec autant de précision qu'il met sous nos yeux successivement, comme on vient de le lire, le déni de la différence (**ou de la castration**) et le caractère illicite d'une contiguïté indissoluble avec le terme supérieur, "atteinte à l'ordre de l'univers", l'auteur signale *"un malentendu, à peine concevable"*: Dieu a, dit-il, la conviction parfaitement erronée, *"que tout ce qui est modulé dans les nerfs d'une personne dans ma situation - et qui est en réalité le résultat de contrefaçons de la pensée perpétrée par les rayons - n'est autre que la pensée même de cette personne dans son fonctionnement intrinsèque..."*

Que les hallucinations reflètent le contenu mental du sujet, voilà qui est parfaitement conforme au savoir actuel des sciences de l'esprit. Mais, pour **D.-P. Schreber**, il y a là une erreur que Dieu ne manque pas de **commettre : il croit que les hallucinations qu'il détecte chez une personne ne sont autre que la pensée de cette personne**. Cette phrase remarquable par son caractère projectif est complétée du constat de la **lacune linguistique** toujours associée aux phénomènes hallucinatoires : *"nul son perceptible ne parvient de pensées modulées en mots par les nerfs humains".*

Les voix posent à Schreber la question suivante: "*Pourquoi ne le dites-vous pas tout haut?*" Question sans réponse sur l'énonciation impossible. Mais il précise dans la même page, en commentant le contact désormais indissoluble qui le lie à Dieu, que celui-ci (dans les conditions ordinaires) n'entretient qu'occasionnellement "*des rapports avec des êtres humains endormis qui, en tant que tels, ne font (dans leur sommeil) aucun usage du langage (humain) parlé à voix haute*", ce qui vient corroborer **l'exclusion réciproque du contact et des liens et de l'acte de parole**.

Les "aberrations" qui résultent de cette atteinte à l'ordre de l'univers se dissipent dans deux circonstances :

- quand "Dieu approche plus près" et substitue donc la métonymie à la métaphore (impliquée par les "immenses distances") ce qui réduit la crise ;
- quand Dieu s'aperçoit aux propos que Schreber adresse **aux autres gens**, etc. qu'il a toujours affaire à la même personne ; ceci vaut pour l'introduction d'un tiers qui fonctionne peut-être ici comme un *relais* réducteur de la distance et nous renvoie au cas précédent.

Substitution métonymique et parole tierce apparaîtront comme les moyens essentiels dans l'aménagement linguistique mis en oeuvre par le patient pour soulager sa souffrance psychique. Il est tout à fait remarquable qu'on les retrouve identiques dans les défenses pudiques du [discours amoureux](#) et de l'[alcoolisme](#).

La pensée imposée

La pensée imposée est un phénomène morbide déjà évoqué dans la première partie de ce texte. Schreber, dans le *chapitre V* de ses mémoires introduit sa réflexion par ce "*parler des nerfs*" qu'il subit comme "*une ingérence attentatoire... au droit naturel de l'homme à disposer librement de ses nerfs*"... "*à la liberté essentielle qu'a l'être humain de se changer les idées ou de donner quelque répit à l'activité de son esprit en ne pensant à rien*". La contrainte à penser toujours que cela entraîne est désignée comme un "*jeu continu de la pensée*" ou "*jeu forcé de la pensée*". Le patient est condamné à penser sans relâche en même temps qu'on a recours contre lui "*à tout un système de contrefaçon de la pensée*" que nous examinerons plus loin.

Le jeu du "*pourquoi donc*" et "*du pourquoi parce que*", semble tenir une place prépondérante dans l'introduction de la **pensée contrainte**. Il est commenté par l'auteur en des termes qui évoquent fortement l'obligation **de penser toutes ses sensations physiques**, à partir du moment ou presque tous les phénomènes naturels et presque toutes les expressions possibles de l'activité humaine provoquent, par ce questionnement, l'intrusion des voix contraignantes.

Jusqu'ici **D.-P. Schreber** nous livre sur les hallucinations des informations dont nous avons surtout considéré le contenu. Mais, comme on va le voir, son analyse permet d'aller plus avant dans la compréhension du phénomène hallucinatoire lui-même :

- par la connaissance de certaines perturbations spontanées du langage halluciné;
- par la relation des manifestations critiques qui accompagnent l'acte de parole, qu'il soit normal ou hallucinatoire ;
- par la description des stratagèmes qu'utilise le patient pour atténuer le tourment des voix (cf. *troisième partie*).

À l'inverse du sens : les perturbations du langage halluciné

Le langage des hallucinations n'échappe pas aux perturbations que nous avons eu l'occasion de décrire à propos de la [pudeur](#), notamment dans langage amoureux et l'[alcoolisme](#).

Au rang de celles-ci, **l'inversion** tient une place si importante que l'auteur en fait l'observation dès le début de son ouvrage. Il expose que les "*âmes examinées*" (âmes des défunts) avant de faire partie intégrante de Dieu, apprennent la "*langue de fond*" que parle Dieu lui-même. Il s'agit, écrit-il, d'un allemand archaïque caractérisé par sa "*grande richesse en euphémismes*", ce qui veut dire pour lui que cette langue s'exprime "...à l'inverse du sens : récompense pour châtiment, poison pour nourriture, jus pour poison, impie pour saint, etc."

Ailleurs **D.-P.Schreber** insiste sur les formes "*grammaticalement défectives*", sur le "*caractère défectif de la stylistique des formes verbales utilisées*", ce qui tend à prouver que les anomalies affectent **toute forme de codification**, grammaticale ou lexicale.

L'auteur relève ici l'inachèvement des phrases, et leur caractère provoquant. Ce dernier point paraît en rapport avec des distorsions sémantiques, de même origine, mais l'inachèvement qu'il signale est à rapprocher du "*couper la parole*".

Le « couper-la-parole » et l'attraction corporelle

Lacan remarque "*ces petites phrases interrompues qui s'arrêtent précisément au point ou va surgir un signifiant qui reste problématique*".

Schreber, pour faire entendre ce système du "*couper-la-parole*", donne l'exemple

de parents qui assisteraient à une épreuve d'examen scolaire subie par leurs enfants: *"ils vont automatiquement se donner à eux-mêmes mentalement les réponses aux questions posées"*. Mais ils ne les formuleront pas.

Il semble que nous soyons encore en présence de l'antagonisme réciproque des liens de contiguïté avec l'acte de langage. En effet cette contrainte du silence n'est pas sans ressemblance avec ce puissant *"couper-la-parole"* qu'impose la pudeur (ou l'impudeur) au langage humain. Nous l'avons étudié ailleurs dans le discours amoureux, la sexualité ou l'alcoolisme sous forme d'**omissions électives**. Là où la communication émotive ou corporelle impose le silence pudique, **Schreber** parle d'attraction corporelle, le point commun entre les deux étant les caractères de contiguïté attachés à l'un et à l'autre.

L'auteur expose explicitement que ce système à rapport avec le conflit qui émane de la **force d'attraction de son corps** et l'oppose à Dieu. Le *"couper-la-parole"* a pour effet de retenir les âmes à mi-course et contribue à ralentir l'attraction. La voie hallucinatoire ne produit plus alors d'énoncés grammaticalement achevés.

La parole et le poison de cadavre

Dans ses hallucinations, **Schreber** décrit des *voix intérieures* et des *voix extérieures*, ses nerfs ne pouvant *"se soustraire ni dans un cas ni dans l'autre à la sensation sonore des mots parlés..."* Les *voix intérieures*, qui induisent donc une sensation sonore, ne passent pas par les *"oreilles du corps"*, comme dirait **Thérèse d'Avila**. Les autres semblent parvenir *par voie auditive*, sans rayons divins ni raccordement au système nerveux mais **par un relais réducteur de la distance** qui est celui des *"oiseaux parleurs"*.

Après avoir précisé une nouvelle fois que ses nerfs *"ne peuvent absolument pas se soustraire à la stimulation qui déclenche le jeu forcé de la pensée..."* l'auteur rappelle que les *"voix intérieures comme de longs fils"* dans sa tête y engendrent une sensation douloureuse de tension de par le poison de cadavre qu'elles y déchargent. Ceci est éclairé par une autre phrase qui a été, dit **Schreber**, *"très tôt serinée...un nombre incalculable de fois"* et qui est la suivante: *"N'oubliez pas qu'il est dans la nature des rayons qu'ils doivent parler"*. Les termes de la contradiction fondamentale que matérialisent les rayons sont indiqués ici :

- d'une part ils sont des **liens** entre les êtres : *"comme de longs fils"*;
- d'autre part ils sont **parole** qui, même hallucinatoire, est nécessairement congruente à la similarité puisque l'hallucination met en jeu les signes de la langue.

La subversion est donc présente et active **à l'intérieur même du processus de l'hallucination** reflétant le double caractère du langage ; la crise, de nature

oedipienne, est toujours mortifère et ses caractères sont thématiques ici par le *"poison de cadavre"*.

D'une façon plus générale, **la mort, inséparable de la confusion des ordres**, est toujours présente dans l'univers du patient. Le monde entier a disparu, **Schreber** s'est longtemps cru seul survivant, ne communiquant qu'avec les âmes des défunts. Ceci n'exclut pas que lui-même ne soit contraint de se *"comporter comme un cadavre"*.

Chaque mot...un arrachement

On conçoit aussi que les paroles réelles prononcées dans son entourage, écoutées ou entendues par lui, ne soient pas sans provoquer - pour les mêmes raisons - des symptômes de crise. Ceci fera mieux comprendre certaines attitudes des patients que nous côtoyons, en particulier *le retrait* : *"...je ressens chaque mot que l'on dit avec une douleur à la tête qui est comme un arrachement extrêmement pénible..."*

Comme dans l'inhibition pudique, la parole ne peut coexister avec les raccords qui sont représentatifs d'une communication émotive.

Mais, s'il utilise la parole **à d'autres fins que d'entrer en communication avec autrui** (donc pour un usage détourné) le patient se verra soustrait au tourment des hallucinations ; toutefois il lui faudra esquiver la fonction ordinaire de la communication linguistique et la dénaturer. Dans la troisième partie de ce texte nous verrons par quel stratagème il y parvient.

Références de ce texte :

D.-P. SCHREBER. Mémoires d'un névropathe. Ed. du Seuil, PARIS 1975.

Myriam ZARAZIK. Hallucinations: "De l'inspiration divine à l'inversion du signe". Thèse Grenoble. 1988.

Jacques LACAN - Le Séminaire Livre III (Les Psychoses) Ed. du SEUIL PARIS 1981.

>> [*3ème partie*](#)

[*Retour à l'Index*](#)

Site créé le 02 août-1997. - Dr J. Morenon, 8 rue des tanneurs, F-04500 [RIEZ](#)

Emplacement du Fichier :

<http://jean.morenon.fr/PDF/Schrebb.pdf>

